

Le denier du culte *The Doors* d'Oliver Stone

Gabriel Landry

L'adaptation au cinéma
Numéro 55, été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22872ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Landry, G. (1991). Compte rendu de [Le denier du culte / *The Doors* d'Oliver Stone]. *24 images*, (55), 73–73.

THE DOORS

D'OLIVER STONE

LE DENIER DU CULTE

par Gabriel Landry

Du Vietnam à la côte ouest américaine, Oliver Stone n'aura fait que déporter l'attirail de sa laborieuse chronique des sixties, époque devant laquelle il pose en encenseur pieux, ayant raté l'examen de l'annaliste honnête. Son regard supposément critique sur l'Amérique des années soixante pèse bien peu en comparaison d'une fascination admirative que la caméra dissimule mal, et c'est finalement, encore une fois, un dévotieux éloge qui l'emporte sur les tentatives de démythification et les velléités décapantes. Soldat Kovic ou chanteur des Doors, les héros stoniens sont célébrés avec une égale ferveur laudative. Après le confiteur de *Born on the Fourth of July*, qui finissait par rédimier tous les pécheurs d'une Amérique ô combien pénitente, voici donc le bouquet funèbre des rogations à la gloire de Saint Jim, poète et martyr d'une ère d'efflorescence psychédélique et de prouesses guerrières. Malgré le parti pris de ne rien cacher des travers de l'idole — mais c'était pour mieux montrer que sa grandeur et sa décadence sont également majuscules —, l'hommage confine cette fois à la bigoterie, Stone ayant manié avec un peu trop de zèle la cassolette du thuriféraire. Saint Jim par-ci, Saint Jim par-là, il fallait s'y attendre: *The Doors* est amollissant et répétitif comme un chapelet, ennuyeux comme une neuvaine. «An American Prayer», c'était le titre des poésies de Morrison. Mais il n'en réclamait pas tant.

Le film est un mélange de promotion grotesque et de mythologie à la Lucien Francœur. Il convoque, par vagues alternées de symboles à cinq cennes et d'évocations puériles, l'habituelle mosaïque des clichés dévolus à la figure et à la personnalité d'un Morrison ange et démon, c'est-à-dire poète et rockeur (quelle chance!). Complexité oblige, la nature de Jim le Magnifique oscille entre deux pôles, l'un satanique et formidablement orgiaque (tout grand poète doit se réaliser sexuellement), l'autre messianique à souhait: avant l'immolation, le Rédempteur aura vainement tenté d'exorciser dans la drogue et l'alcool les démons qui le hantaient, et se sera payé le séjour au désert en compagnie de ses disciples. C'est



Jim Morrison (Val Kilmer) sanctifié.

par ailleurs toute la poésie du rockeur sanctifié qui transpire enfin à l'écran, et la fameuse et affligeante banalité de ce discours contemporain qui voit des Rimbaud partout. Sa chandelle de vie ayant bien brûlé par les deux bouts, le grand Jim ira dormir au Père-Lachaise, à l'ombre des plus grands.

Soit. Déférence gardée envers Jim Morrison, parions que la proximité de leurs tombeaux ne rapproche pas outre mesure le rockeur et ses voisins de sépulcre. Oliver Stone n'est pas de cet avis, lui qui nous conduit, lors d'une visite au fameux cimetière (zèle ultime d'une dévotion exemplaire), à l'épithaphe de son gourou via celles des Balzac, Molière, Proust, La Fontaine et Cie. Beau pèlerinage, certes. Mais toutes ces pierres tombales, c'est assommant. Stone distribue ainsi d'un bout à l'autre de son film, avec la délicatesse et la subtilité d'un marteau-piqueur, son inventaire de petites trouvailles cinématographiques. Avant l'échantillonnage des épithaphes célèbres, par lequel la pop star rejoint les rangs d'une fâcheuse postérité accrochée à la quille du Bateau Ivre, on aura droit aux rappels coalisés des principales obsessions de l'imaginaire morrisonien: gros plans sur un lézard de service, animal emblématique du reptilien chanteur nippé de cuir; appari-

tions-éclaircs d'un chaman ange gardien entre deux soumissions de Jim l'Intrépide aux vices de l'alcool ou du sexe (l'esprit est ardent mais la chair est faible), etc. Cette nomenclature de motifs «à l'effigie de» aurait pu être intéressante si le film lui-même n'était pas qu'une suite de saynètes destinées à illustrer les chansons des Doors, qui défilent les unes après les autres comme des litanies accolées à leurs clips.

Sachons gré à Val Kilmer d'avoir restitué avec justesse la voix et la gestuelle scénique de Morrison. Le personnage échappe seul, par moments, au carnaval grand-guignolesque des sosies-épouvantails qui peuplent le film et lui décernent la palme de la contrefaçon. Mais les fidèles sont généralement friands de ces rituels où les ouailles et les pasteurs ont revêtu leurs habits d'apparat et arboré leurs rictus extatiques pour la célébration d'une messe grandiose. Gageons qu'ils seront nombreux à donner les huit dollars du denier du culte. ■

THE DOORS

États-Unis, 1991. Ré.: Oliver Stone. Scé.: Stone et Randal Johnson. Ph.: Robert Richardson. Mont.: David Brenner. Mus.: The Doors. Int.: Val Kilmer, Frank Whaley, Kevin Dillon, Kyle MacLachlan et Meg Ryan. 145 minutes. Couleur. Dist.: Tri-Star.